

LUCIEN SIMON, LE QUATRIÈME HOMME

Par Jacques VERDIER
jacques.verdier@midi-olympique.fr

C'était à Paris, un soir d'hiver. Comme nous dînions en compagnie de quelques amis, Lucien Simon prit le dé de la conversation et ne le lâcha plus. Crêté, brillant, théâtral, Lucien imitait les uns, singeait les autres. Autour de lui les visages s'illuminaient, la table s'écroulait de rire. Je pensais, l'observant, à Jacques Fouroux qui avait cette capacité à fasciner pareillement un auditoire et ne tarissait justement pas d'éloges sur lui. Je me souviens de la façon dont Jacques parlait de son « ami avocat », du profond respect qu'il lui vouait. Il devait apprécier ses éclats aciculés, ses répliques aphoristiques, son humour incandescent, sa politesse de diplomate asiatique, son côté solaire, méditerranéen, révolté et plus que tout, peut-être, son amour inconsolable du rugby d'autrefois, appréhendé, enfant, au chevet du Rugby Club toulonnais dont son père fut un éminent président et sur lequel il peut encore s'étendre des heures entières, entre rires et tendresse, sur la foi d'une mémoire infaillible, sélective, joueuse.

Avocat donc, longtemps président d'Aix-en-Provence, autrement appelé le Pays d'Aix, façonné comme personne aux rigueurs hivernales du rugby amateur, vice-président de la LNR, ami de tous ou presque - je ne crois pas lui connaître un seul ennemi - Lucien Simon fait partie de ces présidents en voie d'extinction (il l'était encore il y a un an) à avoir traversé toutes les strates du rugby d'hier et d'aujourd'hui, ce qui lui confère, à y bien regarder, une légitimité incontestable à l'instar de briguer une fonction pour laquelle peut-être il n'était pas préparé, mais que l'évolution du jeu et des mœurs le pousse aujourd'hui à embrasser.

PAS UNE BÊTE POLITIQUE

On verra, en lisant l'interview qu'il a bien voulu nous accorder, que sa démarche n'a rien de politique à proprement parler, qu'il ne se reconnaît dans aucune guerre de clans, qu'il se re-

fuse à l'invective, voue considération et respect à ses rivaux supposés et que sa démarche n'est mue que par une seule idée : préserver, autant que faire se peut, les valeurs de ce jeu. De quoi innover et passionner une réflexion longtemps tenue secrète et qui semble aujourd'hui arrivée à maturation. De tous les candidats à l'élection présidentielle - il n'est même pas sûr de vouloir être tête de liste et partage ses réflexions avec Alain Doucet, Éric Champ, Jean-Pierre Rives, entre beaucoup d'autres - il est le moins connu du grand public. Et s'il s'est taillé une formidable réputation en interne, dans ce qu'il faut bien appeler la « famille » du rugby français, où son humour et la finesse de son jugement font le bonheur des initiés, il demeure à tout jamais inclassable. N'était Pierre Camou, à sa manière, je ne connais pas défenseur plus acharné du rugby amateur. Mais son amitié pour Bruce Craig, le plus élégant mais aussi le plus libéral des présidents anglais, ne lui interdit pas d'appréhender les orages du rugby pro à des fins somme toute constructives. Une réserve le concernant ? Oui et non des moindres. Il n'a rien d'une bête politique, telle qu'on la voit désormais dans le visage de Bernard Laporte, telle qu'elle passait, naguère, dans les attitudes de Bernard Lapasset, telle qu'on la prête à tout candidat dûment assuré de son appétence, de sa volonté d'écrasement, de ses idées, au point que la question me vient, parfois, de savoir s'il croit vraiment à son entreprise. La fièvre allumée en lui me semble parfois un peu artificielle. Il a certes des idées sur le rugby et cet entretien en témoigne assez. Il a l'intelligence et le bagout indispensables à toute réussite. Mais il reste en lui cette part de réserve, d'attention aux autres, de distance un peu rêveuse, qui prête du charme au personnage, mais n'induit pas le « tueur » politique. En cela, il ressemble plus à Jacques Fouroux justement, qui pour être un jour président aurait dû marcher sur Albert Ferrasse et s'y refusa, ou à Jean Fabre, écarté comme on sait de la course à la présidence en 1991 pour avoir cru à la parole des hommes qui l'entouraient. L'histoire nous ressusciterait-elle les mêmes plats ? C'est peut-être à vous, lecteurs, d'en juger. ■

Photos Midi Olympique

L'interview

LUCIEN SIMON

« Je ne vois plus de gens heureux »

Propos recueillis par Jacques VERDIER
jacques.verdier@midi-olympique.fr

D'où vous est venue l'idée de vous lancer dans le débat politique ?

Quand des proches m'ont dit qu'ils avaient du mal à se satisfaire de l'alternative Camou-Laporte et qu'ils pensaient qu'une troisième voie pouvait être envisagée. Ou une quatrième si l'on se souvient que Pierre Salviac aussi est candidat.

Mais le départ de tout c'est quoi, un constat sombre ? Vous êtes inquiet pour l'avenir de ce jeu ?

Très. Je suis même apeuré. Je crains que la dynamique actuelle nous conduise à transmettre à nos enfants un rugby bien moins beau que celui que nous ont transmis nos pères. Je ne vois plus de gens heureux. Je ne vois que des gens angoissés ou tristes, accablés par la somme de contraintes qu'on leur impose. Les présidents de Pro D2 ne savent plus comment boucler un budget. Ceux de Top 14 se jalourent, s'invectivent, se détestent. Le rugby amateur est en souffrance. Le rugby était un passeport pour le merveilleux. D'un député qui te disait qu'il était rugby parce qu'il avait joué deux matchs en universitaire, au moindre quidam, il n'y avait plus de hiérarchie, plus de barrière. « Être rugby » c'était d'ailleurs un qualificatif. C'était une façon de vivre, d'accepter des règles, une organisation, c'était l'apprentissage du courage, de l'humilité, de la fête, du partage, d'une forme de liberté aussi.

Et tout ça a disparu ?

On voit bien que nous sommes dans une impasse. Le rugby, comme le dit Jean-Pierre Rives, c'est une église où tout le monde a sa place, où personne ne jalouse personne. Or, qui prétendrait que ce soit toujours le cas ? Aujourd'hui, on est arrivé à ce point de cynisme où les gens souhaitent la défaite de l'équipe de France, souhaitent que Toulon, quand il est en finale européenne, perde. Et ce qui vaut pour Toulon, vaut pour Clermont, Paris ou Toulouse. On est dans l'aigreur, la mesquinerie, la jalousie, le mépris. J'ai honte de voir que ce sport que j'aime, ce sport magnifique, puisse se réduire de la sorte à toutes les bassesses de la terre. Ce n'est pas ça le rugby.

Je me fais l'avocat du diable. On va vous rétorquer, mais c'est la modernité coco !

Oui, ou « c'est le sens de l'histoire », « on ne peut rien y faire » et autres fadaïses du

genre... Comme si nous n'étions plus aux commandes de rien. De deux choses l'une alors, soit on laisse le train filer et on renonce à tenter de prolonger ce qui nous a fasciné. On ronchonne en silence, on se perd dans la nostalgie. Soit on a des idées, un semblant d'énergie et on se lance dans la bataille. Moi, je n'ai pas envie de renoncer au merveilleux. Ce sport m'habite depuis que je suis enfant. J'ai pris le club d'Aix-en-Provence en division Honneur pour le mener en Pro D2. Je baigne dans cet univers depuis toujours et je ne supporte pas de le voir partir de la sorte en déliquescence.

« On est dans une forme de totalitarisme »

La faute à des hommes en particulier ?

Non, c'est la faute d'un système. Les hommes ne sont coupables que de légèreté, d'insouciance. On se laisse porter, anesthésier...

Et quand on se réveille il est trop tard ?

Oui, on s'habitue à tout et c'est terrible. Les doublons par exemple, la somme incroyable de joueurs étrangers dans nos championnats, les jeunes que l'on abandonne. On est dans une forme de totalitarisme. Les choses se font lentement, insidieusement. On s'habitue lentement au ridicule... C'est ça le totalitarisme, vous savez...

Vous êtes d'accord pour dire que le rugby n'a jamais su répondre à la question de son devenir ?

Bien sûr, c'est la question fondamentale. Après quoi court-on ? Que veut-on faire du rugby ? Est-on prêt à renoncer à l'épanouissement des individus pour la seule performance ? Aujourd'hui, soit dit en passant, ce n'est ni l'un ni l'autre. Plus personne ne s'épanouit, les jeunes abandonnent leurs études à des fins dramatiques, mais en plus on ne gagne pas... Notre âme s'en va insensiblement. Je ne dis pas qu'on l'a totalement perdue, mais cela pourrait vite arriver.

Autre question : que veut-on faire de l'équipe de France ?

Bien sûr. Et de la jeunesse ? Et des championnats ? Veut-on continuer à opposer les uns aux autres, ou tenter à nouveau de rassembler ?

Voilà au moins pour le constat général. Mais que préconisez-vous concrètement pour faire changer les choses ?

Une précision d'abord : ce n'est pas mon combat ! Depuis le début, je partage des réflexions au quotidien avec Alain Doucet et Éric Champ notamment et je tiens à les associer à cette interview. Nous sommes partis ensemble, nous finissons ensemble.

Qu'il me soit d'ailleurs permis ici de dire qu'Alain Doucet a réfuté à notre rédaction la rumeur selon laquelle il devait rejoindre le camp Laporte. Mais vous-même avez été approché par le camp Camou...

J'ai effectivement déjeuné en compagnie d'Éric avec Serge Blanco et Pierre Camou. Ce ne sont pas mes ennemis. J'ai le plus profond respect et même une forme d'affection pour eux. Comme j'ai le plus profond respect pour Bernard Laporte dont j'ai cessé de dire à une époque où ce n'était pas si facile qu'il était à mon sens le meilleur manager du rugby français. Sa passion pour ce jeu est sans faille et c'est, à mes yeux, quelque chose qui compte.

Mais vous ne les aimez pas au point de partir avec eux ?

Chacun ses idées, chacun son programme.

« D'un championnat à 32 clubs... jusqu'à un championnat du monde »

À propos de programme allons-y. Vous avez notamment une idée concernant le championnat qui, de prime abord, va faire hurler quasiment tout le monde...

Un mot tout d'abord pour dire qu'il y a selon moi deux tabous absolus. Deux choses auxquelles on ne transige pas, on ne négocie pas : la formation de notre jeunesse, l'épanouissement et l'équipe de France. Ce sont les priorités absolues et on y revient sans cesse.

Allons d'abord sur votre formule du championnat.

Je pars du constat que l'une des plus grandes faiblesses du rugby français

c'est l'absence de partage, c'est la ségrégation, le manque d'espérances des plus petits. Je crois qu'il est impératif de rassembler au lieu de diviser et c'est la raison pour laquelle je préconise un championnat à plusieurs étapes dont on va voir qu'il répond, indirectement, à l'ensemble de nos problématiques. Il commencerait par une formule à 32 clubs, ceux du Top 14, ceux du Pro D2 et deux clubs invités (F1, équipes fédérales ? Ce serait à définir). Cette formule s'accompagnerait de 4 poules de 8 clubs dans un premier cycle. Ce qui donnerait lieu à 14 matchs. Après quoi viendraient les play off (2 poules de 4) et les play down (2 poules de 4). On conserverait les demies et la finale. Cette formule se déclinerait aussi vers le rugby amateur pour quatre divisions.

Cela va passer pour un retour en arrière...

Laissez-moi le temps de m'expliquer. Je crois modestement que notre sport a plus besoin d'événements que de feuilletons. Le Top 14 est un formidable feuilleton mais qui atténue tout et notamment la Coupe d'Europe. Quand vous avez vu deux fois Clermont-Toulon en Top 14, les matchs européens ne signifient plus grand-chose pour la quasi-totalité d'entre eux. Je crois aussi que des clubs historiques comme Béziers, Mont-de-Marsan, Dax, Bourgoin, etc, renaîtront de leurs cendres, retrouveront des partenaires et de l'espoir si, tous les ans, ils ont la possibilité d'accueillir de nouveau Toulon ou Toulouse, ou Paris, etc.

Mais les grands clubs ne vont pas être d'accord ?

Je n'en suis pas si sûr que vous pour avoir beaucoup partagé avec des présidents amis. Cette première phase permettra aux grands clubs - il faudrait d'ailleurs savoir ce qu'est un grand club : pour moi Tyrosse est un grand club ! - de faire jouer des jeunes joueurs, de laisser les internationaux à disposition (soit de l'équipe de France, soit au repos) pour mieux préparer ensuite la Coupe d'Europe et un championnat du monde des clubs qui me semble aujourd'hui incontournable et qui pourrait se jouer tous les deux ans. La formule reste à trouver. J'en ai beaucoup parlé avec mon ami Bruce Craig qui, au départ, me traitait de fou et fini par me dire que finalement ce n'est pas si mal, les Anglais pouvant copier cette formule en intégrant la Ligue celtique... Nous n'en sommes pas là, mais il faut avancer. Je n'ai rien contre les grands clubs, soyons clairs. Ils sont indispensables au caractère offensif du rugby, ils aiguillonnent les autres. Et si cette première phase sera économiquement peu rémunératrice pour eux, ils se retrouveront dans la seconde.

Deux produits pour le prix d'un. Mais Canal peut-il être d'accord ?

Pourquoi non ? D'abord il faudra arrêter de penser que c'est la télévision, quelle qu'elle soit et quels que soient ses mérites, qui dirige le rugby français... Ensuite, si je revendique le rêve, je me défends de la folie... Canal a un rôle éminent à jouer, nous sommes tous d'accord, mais je suis certain qu'il peut s'y retrouver. Et il nous appartiendra de le convaincre.

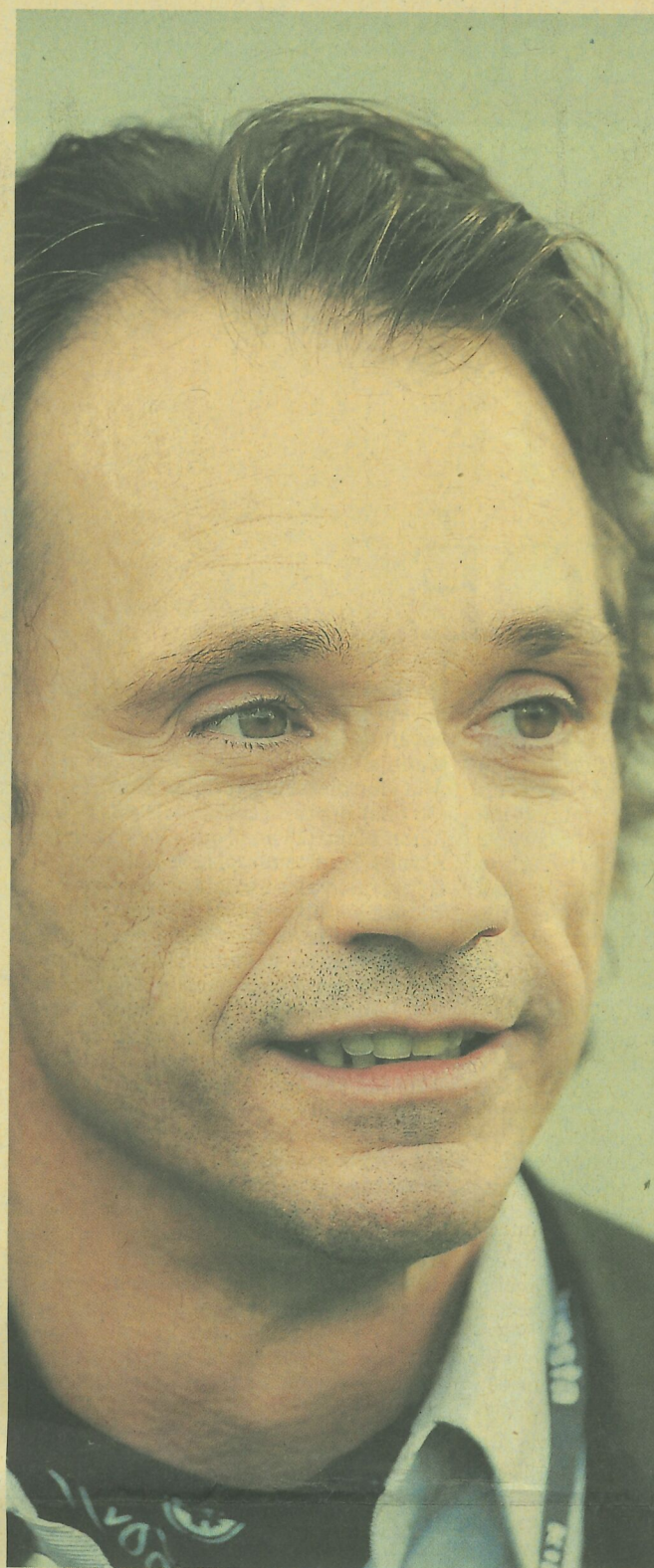
« Saint-André n'est pas coupable »

La place nous manque pour tout évoquer. Laissons le championnat dont la formule semble suffisamment claire même si on ne rentre pas dans les détails, pour la jeunesse qui vous semble prioritaire. L'équipe de France aussi. Que comptez-vous faire ?

Tout est imbriqué. La formule, la jeunesse, l'équipe de France. Sans une véritable formation, il n'y a pas d'équipe de France. On le voit bien aujourd'hui. Depuis des années, on traîne en bas du classement du Tournoi, le Mondial fut une catastrophe, même si je m'interdis de faire de Philippe Saint-André un coupable bien facile. On voit bien que Guy Novès, dont on ne saurait nier la compétence, ne fait guère mieux. C'est notre rugby qui est malade et ce n'est pas en trouvant des boucs émissaires que l'on va améliorer les choses.

Autre sujet particulièrement urticant, et difficile : la place des étrangers dans le rugby français !

Toute réglementation est source de fraudes. Les lois sont faites pour être contournées. La principale morale, c'est de gagner.



C'est l'avocat qui parle ?...

Non, le simple citoyen... Les Jiff ne satisfont plus, on le voit bien. Mais l'élargissement de l'assiette avec le championnat que je propose permettra aux jeunes joueurs de s'illustrer. Et j'en reviens à votre question initiale : tout est dans tout. Les jeunes avec cette formule ne seront pas tous tentés d'aller « faire banquette » dans les clubs prestigieux. Avec ce championnat, ils sauront qu'en affrontant les grosses écuries on les verra à l'œuvre.

Mais quid des étrangers ? Faut-il aller vers un consensus limitant leur présence sur les feuilles de matchs ?

Tous les présidents seront d'accord sauf un. Il y en aura toujours un pour dénoncer le consensus. Je n'y crois donc pas. La pression liée à l'immédiateté des résultats, fait que les dirigeants ont peur et qu'ils se sécurisent en recrutant à tout va des joueurs supposés plus matures que leurs espoirs. L'exemple de Castres et du Stade français, champion de France et finaliste en titre jouant des coudes pour ne pas descendre, est source d'angoisse pour l'ensemble de la communauté. La formule de championnat que je préconise devrait atténuer ça. La peur de la relégation sera moindre, la qualité du jeu devrait s'y retrouver et l'angoisse mortifère devrait disparaître pour partie. L'économie s'y retrouvera aussi - il sera plus facile d'asseoir des partenariats sur la durée ; il ne sera peut-être plus utile d'avoir quatre joueurs de très haut niveau à chaque poste - mais aussi les jeunes. Les clubs n'hésiteront plus à les lancer dans le bain. Et s'ils sont bons, ils joueront et les choses se décanteront d'elles-mêmes. De sorte que l'équipe de France aussi s'y retrouvera. Tout est dans tout, je le répète.

Les doublons championnat/équipe de France ?

C'est une hérésie. On ne fait pas une boum à côté d'un opéra. Je n'ai rien contre la boum, mais l'équipe de France c'est sacré. Personne ne doit jouer ce jour-là. Il faut absolument proscrire les doublons.

« Que le rugby garde ses stars et nous redonne des héros »

Nous aurons l'occasion de revenir dans les détails des compétitions. En attendant, un mot tout de même sur la dichotomie Ligue/FFR ?

Les structures organisatrices se doivent d'être au service des clubs. Mais on en revient au problème initial, au constat que notre rugby marche sur la tête. La fracture entre ces deux institutions vient du fait qu'elles ne se voient plus, ne communiquent plus et donc finissent par se jalouser, se mépriser. Il en va de même du rugby pro et du rugby amateur faute de passerelles. C'est la raison pour laquelle je crois impératif de rassembler, de réunir plus que de diviser.

Vous avez quand même la nostalgie du rugby d'autrefois ?

Je regrette surtout la normalisation de tout. Que le rugby garde ses stars et nous redonne des héros... Le rugby fabriquait des personnages exceptionnels, les mettait en lumière, alors que plus personne n'émerge aujourd'hui. Les stars ne comptent pas elles ne nourrissent pas notre imaginaire. Les héros, c'est autre chose... Le rugby a une dimension mythologique qu'il faut préserver.

Votre propos est incontestablement séduisant, mais je ne sens pas, chez vous, une envie farouche d'aller au combat. Vous attendez quoi ? Vous espérez quoi ? Que des gens viennent à votre soutien ? Un plébiscite ?

Je n'en demande pas tant, même si, bien sûr, je serai sensible à des soutiens. Pour le reste, je vais vous dire. J'aurais rêvé d'être un grand joueur. Je n'ai jamais rêvé d'être président de la fédération. C'est une charge énorme dont, en l'état, je peux très bien me passer. Je n'ai jamais été habité par la quête du pouvoir. Simplement, je ne supporte pas l'évolution de notre sport et je crois de mon devoir de faire quelque chose, de ne pas rester les bras croisés au bord de la route. Si nous sommes nombreux à penser de même, on se retrouvera. Le rugby est une affaire collective. Et que je sois président, vice-président ou simple soldat importe peu. Ce qui m'importe c'est que les choses changent. ■



RENAULT
PRO+

Renault TRAFIC

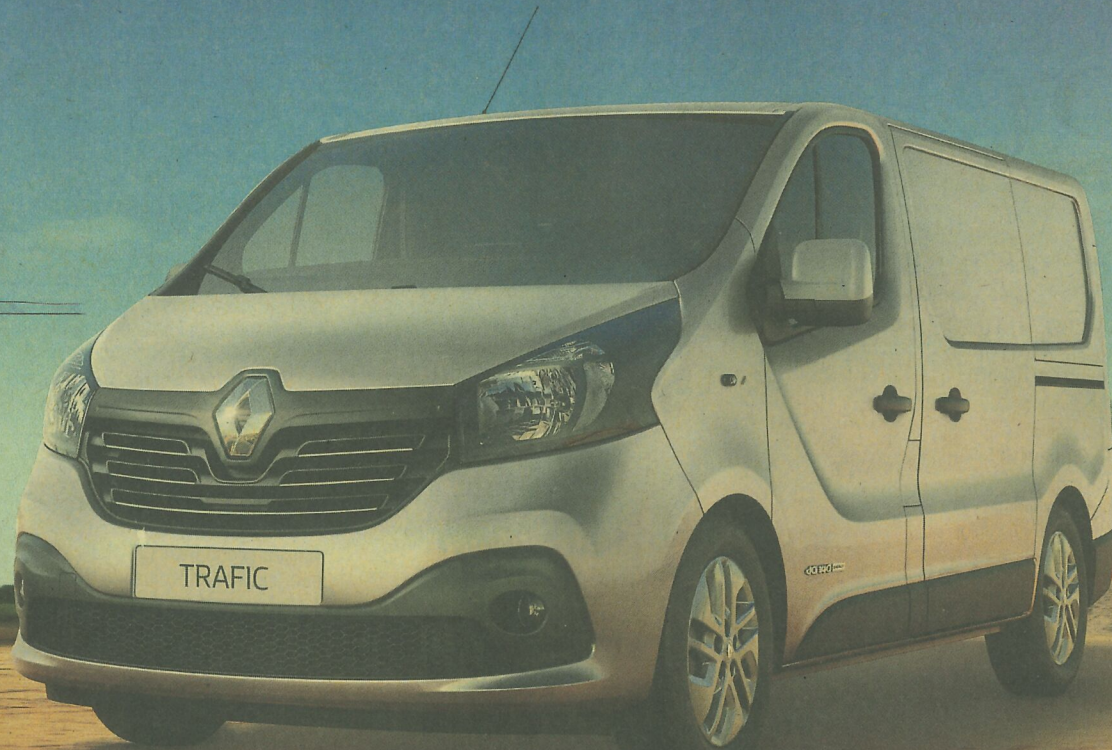
EASY
PACK
PRO

SANS APPORT,
AVEC ENTRETIEN,
GARANTIE,
ASSISTANCE

À PARTIR DE

185€ HT/MOIS*

SOUS CONDITION DE REPRISE
EN RENAULT NEW DEAL PRO
SUR 60 MOIS ET 80 000 KM



Renault, n°1 des véhicules utilitaires en France**.

MODÈLE PRÉSENTÉ : TRAFIC FOURGON GÉOMÉTRIE LUTÉCE. *TVA INCLUSE. **EN 2015, SELON L'ÉTUDE DE RENULT.